

UN HOMME RÉVOLTÉ : JEROEN THEUNISSEN

Publié dans *Septentrion* 2010/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Engagement et littérature font difficilement bon ménage. Il n'est pas rare qu'un roman «engagé» consiste en une historiette à résonance pamphlétaire, qui se veut «accusation» mais réussit surtout à endormir le lecteur. D'autre part, il existe une littérature franchement expérimentale, qui exprime son engagement précisément en se détournant du monde et en s'enfermant dans une langue indéchiffrable. Mais en se détournant du monde, on s'empêche aussi d'agir sur lui. Et ainsi, cette variante de la littérature engagée manque également son but.

Le jeune auteur flamand Jeroen Theunissen (° 1977) s'y prend autrement. Ayant débuté en 2005 avec un roman, *De onzichtbare* (L'Invisible), il a publié par la suite trois autres textes en prose (un recueil de nouvelles et deux romans) et deux recueils de poésies. Grâce à cette œuvre encore jeune mais déjà assez étendue il s'est forgé la réputation d'un des auteurs flamands les plus rebelles, mais également les plus prometteurs de sa génération.

Theunissen, en effet, est un écrivain engagé - ce qui se remarque entre autres à ses digressions sur l'altermondialisme. Mais il se rend compte en même temps qu'un engagement véritable n'est plus tellement évident de nos jours. Nous vivons à une époque où le monde est régi par le néocapitalisme et le consumérisme, et où la langue du marketing et de la publicité s'est infiltrée dans tous les domaines de la vie quotidienne. Même dans ceux de l'engagement: altermondialisme, rébellion, non-conformisme, respect du milieu. Il s'agit là de styles de vie que nous pouvons adopter à tout moment en prononçant les formules adéquates et en achetant les produits adéquats. L'engagement est devenu un choix déterminé par le marché. Même le volontaire qui s'en va travailler dans une ferme «bio» en Amérique du Sud, comme le fait Marc Steens, personnage d'une des nouvelles de *Het einde* (La Fin, 2006), suit au bout du compte une mode. Il est absolument impossible d'échapper à la logique du marché et du marketing.

Cette conception, Theunissen la partage avec Michel Houellebecq, de même qu'une certaine implacabilité. Tout comme chez Houellebecq, les personnages des nouvelles de



Jeroen Theunissen (° 1977).

Theunissen sont régulièrement prisonniers de leur propre vie, laquelle, à la regarder objectivement, n'a pas grand-chose d'inhabituel ou de désagréable. Ils ont assez d'argent et de confort, tout est réglé comme du papier à musique. Mais à un moment donné, ils craquent et la cruauté monte à la surface, et avec elle le désir de s'échapper, de fuir, à la recherche de quelque chose. C'est ce qui arrive chez Herbert Danigs, le personnage à première vue serein de *De onzichtbare* qui, à la fin de ce premier roman, tue sa femme et se suicide. L'histoire ne vise pas au suspense, car l'auteur révèle le dénouement dès la première page: «Il a laissé sa malle chez des connaissances qui habitent dans le voisinage et se dirige vers ce qui deviendra sa maison son amie sa fiancée sa femme. Il l'aimera et finalement tout se terminera mal, sans grands discours: il la tue. Et ensuite se tue.» L'auteur accentue ainsi le caractère inéluctable de la voie dans laquelle Danigs a fini par se retrouver. Et par là même, l'impossibilité de trouver une réalité en dehors de la logique du marché.

Cette logique détermine aussi le parcours du professeur Horacio Gnade dans le second roman de Theunissen, *Een vorm van vermoeidheid* (Une forme de lassitude, 2008). Ce personnage connaît lui aussi une vie professionnelle et familiale agréable. Bref, il s'agit d'un «bourgeois qui essaie d'accorder de l'importance au travail, aux loisirs et à la sécurité financière». Mais, un beau soir, il suit une jeune femme à travers la ville et commet un crime. Il prend la fuite, laissant tout derrière lui, parcourt l'Europe, réside un temps à Paris et finit par se retrouver en Patagonie. «Il veut pouvoir constater qu'il n'a plus de but à poursuivre, plus rien à acheter ou à faire, si ce n'est ronronner comme un chat, assis au soleil par une après-midi d'été. Pour lui, la lassitude est une forme de bonheur». À intervalles réguliers, l'auteur récite, tel un mantra, le montant de la somme d'argent qu'il reste encore à Gnade, comme si cet aspect était le seul à le définir. À la fin du livre, Gnade laisse tomber ses tout derniers pesos dans l'herbe, ce qui apparaît comme une délivrance.

Comme l'indique le titre du premier recueil de poésies de Theunissen, *Thuisverlangen* (Nostalgie domestique, 2006), dans le «pays d'argent» où nous vivons à l'heure actuelle,

dans ce «monde de laisser-faire et de néocapitalisme» comme il est dit dans un poème ultérieur, il naît un désir ardent de la réalité en tant que telle, du monde indéterminé d'où l'homme est issu et où il a sa place. C'est un monde non souillé par l'argent et le consumérisme, non instrumentalisé par la publicité et la vente, mais qui coïncide (à nouveau) avec lui-même. Un monde où il est possible d'*habiter*, ainsi que le formule un des poèmes cités après ce texte.

Dans ses poèmes, Theunissen ne dénonce pas seulement le langage minaudier et creux des mass media (par exemple, un poème entier est la citation littérale d'une interview, ce qui en fait ressortir l'inanité), il cherche et trouve également une manière de ne pas en devenir lui-même la proie. En introduisant des bizarreries stylistiques, des phrases non grammaticales, des mots qui viennent perturber l'ordre syntaxique normal, il arrache la langue des mains des managers et des spécialistes du marketing, et en révèle à nouveau les possibilités et la vigueur. Ces bribes sauvages, incongrues, sont des échappées sur la réalité comme telle, sur un langage non corrompu par le discours néocapitaliste. La poésie permet de faire réapparaître ce langage.

Les livres de Jeroen Theunissen se caractérisent, outre par l'observation corrosive de la société, par une conviction inébranlable. En lui-même, le fait qu'ils existent est déjà le signe d'une foi persistante dans la force de la littérature. Dans son dernier roman, *De stolp* (La Bulle), où quelques personnes sont invitées dans le cadre d'un programme de télévision à s'isoler dans une espèce de serre où elles ont à accomplir diverses missions, Theunissen montre certes que cette alternative court également à l'échec, mais il reste qu'à travers tous les interstices de ses textes une conviction pointe encore malgré tout, à savoir que l'art peut changer le monde. Dans les dernières lignes de *Het einde*, Theunissen cite Albert Camus: «Qu'est-ce qu'un homme révolté? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas: c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement».

Contrairement à Houellebecq, Theunissen ne s'en tient pas à la constatation de l'absence de perspective propre à notre société. «Je veux de l'action, j'ai tout comme la *Deutsche Bank* la «passion de la performance» et j'accepte son slogan: «Restez critique». C'est cela ou céder. La colère ou rien. De préférence la colère. Saupoudrée d'un peu d'espoir. C'est donc à mon corps défendant [...] que je continue à croire en une *happy end*».

À quoi cette *happy end* doit-elle ressembler? Theunissen ne le sait que par la négative: «La *happy end* non pas comme la norme nécessaire, omniprésente, non pas comme conformisme, non pas comme «tout est beau de la sorte», non pas comme «il y a une fois de plus beaucoup à gagner», non pas comme Hollywood, non pas comme tâche publicitaire. Mais différente.»

C'est cette conviction qui prête aux livres de Theunissen ce sentiment rare qu'en littérature quelque chose est vraiment en jeu, encore toujours. C'est cette foi brûlante, persistante, en la possibilité d'une alternative, d'une révolte et d'une protestation, qui fait de l'œuvre de Theunissen l'une des plus marquantes de la jeune littérature flamande. Theunissen établit que le véritable engagement réside dans l'art. C'est là peut-être une *happy end* en soi.

Bart Van der Straeten

Critique littéraire - attaché au département de littérature néerlandaise de l'*Universiteit Gent*.

bartvanderstraeten@telenet.be

Traduit du néerlandais par Marnix Vincent.